

Le sport, mon frère et moi

Je jure sur la tête de mon frère (si tant est qu'il me laisse faire) que j'ai tout essayé avec le sport. Et, pour commencer, je souhaiterais m'attarder sur cette petite vérité trop souvent balayée d'un geste incrédule par mon entourage (et par mon frère lui-même) : non, je n'ai pas toujours été comme ça. Je veux dire : je n'ai pas toujours été cet écrivain de 33 ans au teint verdâtre... J'ai eu une histoire avec le sport. Une vraie. Avec un début, un milieu et une fin.

L'école publique a été la première à jeter le provincial introverti et dégingandé que j'étais dans la fosse aux lions. Les sauts (en hauteur ou en longueur) n'ont jamais donné lieu qu'à des chorégraphies humiliantes. Pour ce qui est des sports collectifs, ils m'ont attiré le regard noir de toute une génération de garçons enragés par le désir de vaincre (et de me radier de leur équipe). Quant au cheval d'arçon, je l'ai pris dans les couilles. Fin de l'acte I.

Acte II : constatant ma déroute sportive, mes parents ont tenté de rattraper l'affaire en m'inscrivant au tennis. J'y ai fait la connaissance d'une fille charmante qui m'a appris à embrasser et à fumer dans la cour d'une scierie qui se trouvait non loin du lieu où nous étions supposés nous renvoyer la balle... Ultime rebondissement qui forge la matière de l'acte III : mon histoire houleuse avec le sport a trouvé un point de bascule lorsque j'ai découvert le maniement du fleuret et de l'épée. C'est, pour le coup, mon seul fait d'armes : j'ai pratiqué 10 ans l'escrime (peut-être moins, je ne sais plus exactement, mais ça m'arrange d'annoncer « 10 ans », c'est un chiffre tout de même) et je crois que j'ai été champion de Bourgogne (ou de la Nièvre ?), c'est du moins ce que j'ai coutume de dire lorsqu'on me prend pour ce que je suis, à savoir un fumeur vaguement neurasthénique qui mériterait d'aller se dégourdir les jambes... Sur la tête de mon frère : je n'ai pas toujours été comme ça.

Acte IV : je concède que j'ai arrêté le sport sitôt arrivé à Paris et, tandis que j'écrivais mon premier roman, je me suis adonné à ma pente la plus douce : l'hygiène de vie degré zéro, avec, pour fidèle corollaire, la culpabilité. Elles sont misérables, je dois bien avouer, ces montagnes russes qui me hissent au sommet de l'inconséquence et me font chuter, à intervalles réguliers, dans les affres de l'inquiétude quant à ma petite santé... Et c'est le dernier acte de cette tragi-comédie, mais le plus pathétique aussi : m'ennuyant à périr dans les piscines, j'ai essayé une salle de gym qui a déposé le bilan un mois après mon inscription, engloutissant une somme qu'on ne m'a, évidemment, jamais remboursée. J'ai alors demandé conseil à un ami qui fait de la pelote basque avec des cinquantenaires bedon-

nants ; il m'a assuré que la pelote était bien trop violente pour moi et qu'il préférerait, de toute façon, me voir accoudé au bar avec lui devant une pinte de bière. Ma culpabilité intermittente m'a finalement conduit dans une autre salle de gym (« en bonne santé » m'ont assuré un tel et une telle). Et c'est au milieu de l'été (alors que je m'octroyais une « pause » dans le déroulé ronronnant de mes entraînements hebdomadaires) que j'ai commencé à sentir des douleurs aiguës dans les épaules... Vingt séances infructueuses chez le kiné, une radiographie agrémentée d'une IRM, un rendez-vous chez le rhumatologue pour finir et le diagnostic est tombé : il semblerait que je souffre d'une périarthrite des deux épaules (traduction : des calcifications dans les articulations). Totalement incompréhensible à mon âge... Un truc de vieux. Ou qui touchent les grands sportifs lorsqu'ils ont abusé. « On ne peut pas dire que j'ai *abusé* », ai-je été contraint d'avouer au rhumatologue, désireux que j'étais qu'on trouve fissa une explication (et un traitement). « Vous écrivez vos livres à l'ordinateur ? », a-t-il alors demandé d'un air pénétré. J'ai acquiescé, plutôt perplexe. « Et vous reposez les avant-bras sur la table ? » J'ai réfléchi quelques secondes, avec un air bête probablement ; puis j'ai dû mimer le geste, les deux mains au-dessus du clavier : « Non, je ne repose pas les avant-bras sur la table... » « Voilà peut-être un début d'explication », a dit gravement le rhumatologue. Et je n'ai pas pu m'empêcher de me demander comment font les pianistes, et les trompettistes, et à peu près tous les musiciens... Mon gourou a conclu : « Vous allez faire des infiltrations dans un premier temps. Sport totalement déconseillé. » Je crois qu'on appelle ça : l'ironie du sort.

Geneviève m'a confirmé qu'elle avait lu ça chez Duras : l'affaire des coudes qui ne reposent pas sur la table... L'écriture serait donc la mère des mes maux ?

Alors depuis, je marche, au moins ça, promeneur impénitent, je vais de République à Montparnasse sans faiblir ni ralentir, je croise le fantôme de Henri Calet, je me dis qu'on doit être beaucoup d'écrivains à marcher pour ne pas braquer nos épaules douloureuses. Je tente de tomber amoureux aussi, ce qui est une manière assez efficace de faire de l'exercice...

En tout cas, s'agissant du sport, le vrai, je me dis que j'ai bien fait de jurer sur la tête de mon frère. Étant entendu que je n'ai pas de frère. Car, à présent, je dois vraiment prendre des précautions.

Arnaud CATHRINE